

LE 20.04.23 QUOTIDIEN DE L'ART

JEUDI

BAD⁺
ART
FAIR

5 au 7 MAI
2023

HANGAR 14
BORDEAUX

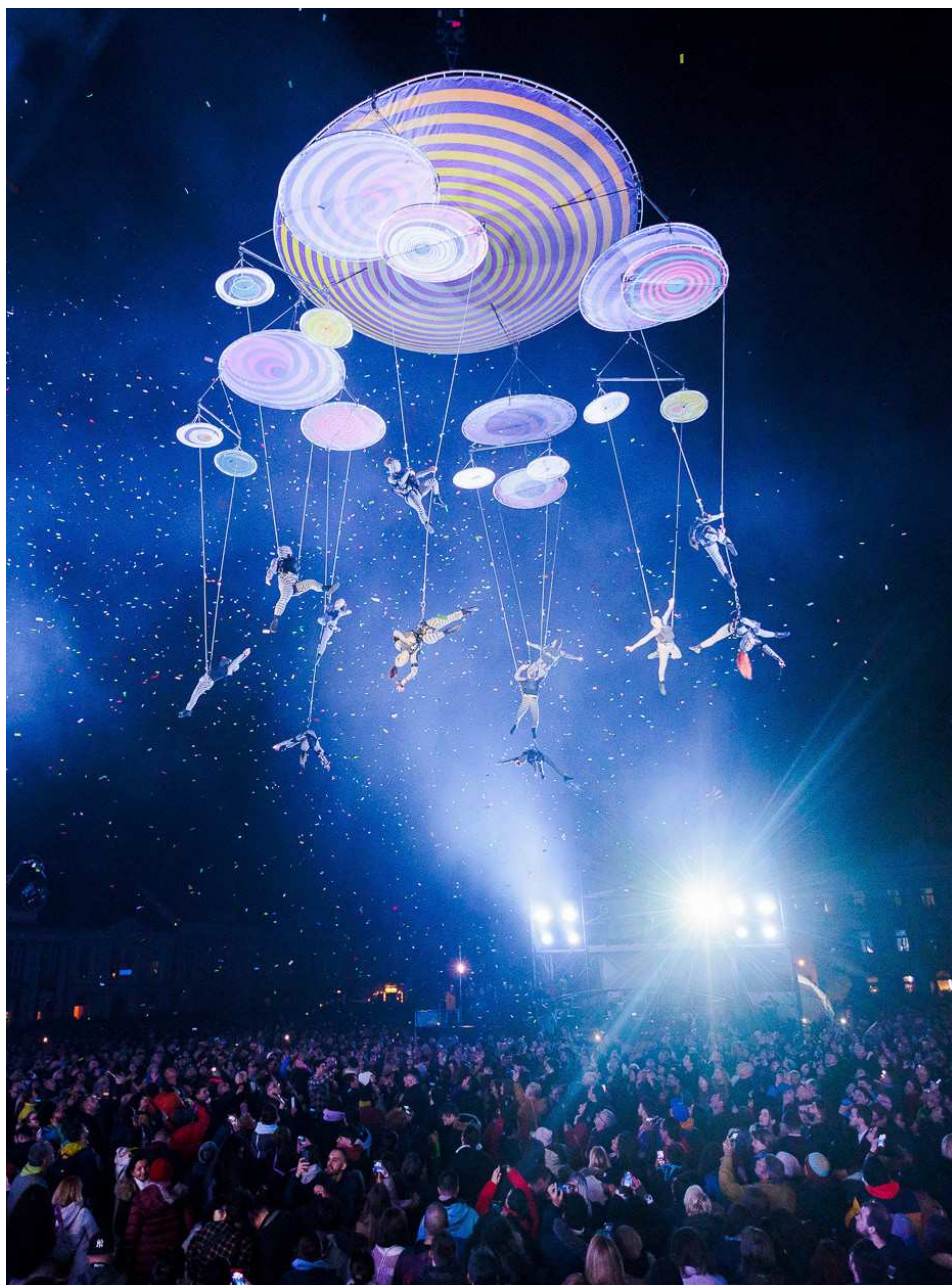
bad-bordeaux.com

Beam
Bordeaux Events And More



ROUMANIE/CAPITALE EUROPÉENNE DE LA CULTURE

Timisoara à la recherche d'une nouvelle notoriété



NOMINATIONS

Stéphanie Hussonnois-Bouhayati aux relations extérieures du Louvre

GALERIES

Paris Tribal monte en puissance

RESTITUTIONS

Spoliations : le projet de loi-cadre présenté

PHOTOGRAPHIE

Bilan de la commande Radioscopie de la France



110 artistes

Le salon Solid'Art au Carreau du Temple

L'art et la générosité font bon ménage. Cela tombe comme une évidence lorsqu'on égrène le nombre de ventes aux enchères caritatives dédiées à des causes diverses ou face à l'importance que prend le salon Solid'Art. Créé en 2015 à Lille à l'occasion du 70^e anniversaire du Secours populaire, le salon est depuis aussi organisé chaque année à Marseille et à Montpellier, et depuis 2022 à Paris. « C'est l'un des rares salons où ce sont les artistes qui sont présents plutôt que les galeries, et surtout c'est une bonne façon d'agir en faveur des enfants en difficulté, directement à travers le Secours populaire », commente Grégory Valentin, artiste lillois fidèle aux éditions des trois villes. Le principe est très simple comme le résume Thibault Laget-Ro : « On vend une œuvre, 50 % est directement payé à l'association, c'est immédiat et sans intermédiaire. Ensuite, l'argent récolté sert à financer une chose précise, des journées de vacances pour les enfants qui normalement n'en prennent pas. » En 2022, les 95 000 euros récoltés lors de la première édition parisienne

se sont traduits par 1 900 journées de vacances pour les enfants (50 euros équivalant à une journée). Le format du salon est assez atypique et, en plus de la dimension sociale, possède un côté pragmatique pour les artistes et pour les amateurs : « Il n'y a pas de frais de participation pour les artistes mais un engagement à reverser 50 % du prix de vente des œuvres (ce qui est le pourcentage finalement classique d'une galerie), part directement déductible d'impôt, ce qui très incitatif pour les acheteurs », partage Hélène Planquelle. Cette année, 110 artistes seront présents autour de l'Atlas, le parrain de cette édition, avec des œuvres comprises entre 50 et 10 000 euros. Des ventes dépend donc le nombre d'enfants qui partiront sur les plages de Cabourg le 24 août prochain.

STÉPHANIE PIODA

Solid'Art, du 20 au 23 avril, Carreau du Temple, Rue Eugène Spuller, 75003 Paris

➔ solidart.fr

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement sur lequotidiendelart.com/abonnement

Le Quotidien de l'Art est édité par Beaux Arts & cie, sas au capital social de 2 153 303,96 euros
9 boulevard de la Madeleine - 75001 Paris
rcs Nanterre n°435 355 896 - CPPAP 0325 W 91298 issn 2275-4407 www.lequotidiendelart.com - un site internet hébergé par Platform.sh, 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris, France - tél. : 01 40 09 30 00.

Président Frédéric Jousset
Directrice générale Solenne Blanc
Directeur de la rédaction Fabrice Bousteau
Directeur général délégué et directeur de la publication Jean-Baptiste Costa de Beauregard
Éditrice adjointe Constance Bonhomme

Rédacteur en chef Rafael Pic (rpic@lequotidiendelart.com)
Rédactrice en cheffe adjointe, en charge de L'Hebdo Magali Lesauvage (mlesauvage@lequotidiendelart.com)
Cheffes de rubrique
Alison Moss (amos@lequotidiendelart.com)
et Marine Vazzoler (mvazzoler@lequotidiendelart.com)

Contributeurs de ce numéro Sophie Bernard, Jordane de Fay, Armelle Malvoisin, Jade Pillaudin, Stéphanie Pioda, Léopold Vassy

Directeur artistique Bernard Borel
Maquette Yvette Znaménak
Secrétaire de rédaction Mathieu Champalaune
Iconographe Lucile Thépault

Régie publicitaire advertising@lequotidiendelart.com
tél. : +33 (0)1 87 89 91 43 Dominique Thomas (directrice), Peggy Ribaut (Pôle Art), Hedwige Thaler (Pôle hors captif), Juliette Jabet (Marché de l'art), Thibaut Perrault (Institutionnel)
Studio technique studio@lequotidiendelart.com
Abonnements abonnement@lequotidiendelart.com
tél. : 01 82 83 33 10

Couverture Timisoara, Capitale européenne de la culture, soirée d'ouverture. © Photo Sebastian Tataru/Timisoara Capitale européenne de la culture. Stéphanie Hussonnois-Bouhayati nommée Directrice des Relations extérieures. © Irene de Rosen. Céline Clanet, *Les Iots Farouches*, capture d'un Oreillard gris "Plecotus austriacus" lors de l'inventaire de chiroptères pour la création de la Réserve Biologique Intégrale de la Forêt domaniale de Valbonne, Gard. Localiser les colonies et habitats de chiroptères, garants d'un bon niveau de naturalité, permettra de trouver le meilleur endroit dans la forêt pour délimiter la future Réserve. © Céline Clanet / Grande commande photojournalisme. © ADAGP, Paris 2023, pour les œuvres des adhérents.



L'artiste **Zad Moutaka** devant *Glaz*, 2023, technique mixte sur papier, 5 x 10 m. Domaine de Kerguéhennec.

© Photo Rafael Pic.

Piste de déluge

« *En 2100, il ne restera plus une seule île dans le golfe du Morbihan*, explique le commissaire Emmanuel Daydé. *Elles auront toutes été englouties.* » Si l'urgence climatique a donné lieu à maintes interventions artistiques, celles qu'accueille le domaine de Kerguéhennec en ce printemps ont une filiation directe avec les légendes locales. On se souvient en effet de la ville d'Ys, submergée lorsque la fille du roi Gradlon donna les clés de la digue au diable : un petit tableau d'Évariste Luminais, plus connu pour ses obsessions mérovingiennes, résume un moment dramatique de l'action. Face au thème du déluge à venir, les deux autres intervenants sont contemporains, mais de racines méridionales – grecques et libanaises. Mâkhi Xenakis, qui conserve des souvenirs de sorties en Méditerranée pendant les tempêtes avec son père compositeur, fait perler des encres bleues sur du papier

japonais et dirige leur écoulement : elles deviennent gouffres, vagues et rouleaux. Zad Moutaka, compositeur mais aussi plasticien qui a représenté le Liban à la Biennale de Venise 2017, a soumis aux intempéries d'immenses lés de papier, balafres de peinture acrylique. Baignés, essorés, pliés, froissés, ils sont devenus, au gré du regardeur, des fonds marins, des ondes, des ressacs ou ces « marais énormes » chers à Rimbaud, « *nasses où pourrit dans les joncs tout un Léviathan* ». On s'y plongerait pour devenir le « fileur éternel des immobilités bleues »...

RAFAEL PIC

« **Après nous, le déluge** » au domaine de Kerguéhennec, jusqu'au 28 mai. kerguehennec.fr

🌐 TÉLEX 20.04

→ Estimé entre 5 et 8 millions de francs suisses, un squelette composite de tyrannosaurus rex, nommé « Trinity », a été vendu mardi aux enchères par la maison Koller en Suisse pour 5,5 millions frais inclus (5,6 millions €). Le spécimen, d'environ 3,9 mètres de hauteur et 11,6 mètres de long, est un assemblage d'os issus de trois différents T-Rex retrouvés entre 2008 et 2013 dans des formations du Montana et du Wyoming, dans le nord-ouest des États-Unis.

→ La 2^e édition de la foire d'art contemporain CAN à Ibiza se tiendra du 12 au 16 juillet, avec 34 galeries dont Ballon rouge et Stems (Bruxelles), Kleindienst (Leipzig), Rolando Anselmi (Rome).

→ Les travaux de remplacement du platelage en bois du pont des Arts à Paris, en état de délabrement depuis plusieurs années, a débuté mardi 18 avril. Annoncée d'abord pour 2022, la rénovation, chiffrée à 1,8 million €, doit se faire en deux phases jusqu'à début septembre. Afin de garantir l'accessibilité, il sera rénové de chaque côté de sa longueur (AFP).

→ Opera Gallery annonce la représentation internationale de Jean Charles Blais (né en 1956), à qui elle consacrera une exposition monographique en mai prochain à Paris.

PHOTOGRAPHIE

Bilan de la commande Radioscopie de la France

Un an après la désignation des 200 lauréats de la « grande commande pour le photojournalisme », la Bibliothèque nationale de France (BnF), opérateur du projet, dresse un premier bilan et annonce le calendrier des restitutions. Initié en 2020 par le ministère de la Culture pour soutenir les photojournalistes au moment de la crise du Covid, ce projet est d'une envergure inédite par la somme investie : 5,46 millions d'euros. Sous l'intitulé « Radioscopie de la France : regards sur un pays traversé par la crise sanitaire », les 200 photographes choisis en deux temps par des jurys composés d'une vingtaine d'experts ont chacun reçu une dotation de 22 000 euros. Ils ont disposé de sept mois pour les prises de vue et de deux mois pour l'editing avec l'accompagnement de la BnF. Comme en son temps la DATAR, commande de référence effectuée dans les années 1980, les images réalisées intègrent les collections de la BnF, au total 2 000 tirages, soit 10 par auteur. S'ajoutent près de 20 000 fichiers numériques versés dans les collections dématérialisées qui seront à terme consultables par tous. Âgés de 21 à 81 ans, les lauréats ont pour un tiers moins de 40 ans. 40 % d'entre eux sont des femmes, 45 % vivent en région réparties sur tout le territoire français, y compris l'ultramarin, et 55 % en région parisienne. Les sujets traités,



proposés par les photographes, abordent la question du territoire, à différentes échelles (ville, quartier, route, cours d'eau, etc.) mais aussi les individus avec une production plus importante de portraits que de paysages. Il y a très peu de natures mortes et de *street photography*. Les thématiques couvrent les questions sociales, économiques, le monde du travail, le sport, les loisirs, l'intime, les migrants, les femmes, et bien sûr l'écologie sous différents angles : la biodiversité, le nucléaire, etc. Les images produites vont donner lieu à de nombreuses expositions dans la France entière qui débutent dès ce printemps grâce à des partenariats noués avec des établissements culturels dédiés ou non au médium : les festivals Images singulières (Sète), Les femmes s'exposent (Houlgate), Portrait(s) (Vichy), Les Rencontres d'Arles, Visa pour l'image (Perpignan), le Frac Bretagne (Rennes)... Outre un site internet et un compte Instagram dédié, une exposition de 500 œuvres réunissant les 200 photographes est prévue en 2024 à la BnF accompagnée d'un ouvrage.

SOPHIE BERNARD

📧 bnf.fr

Ci-contre :

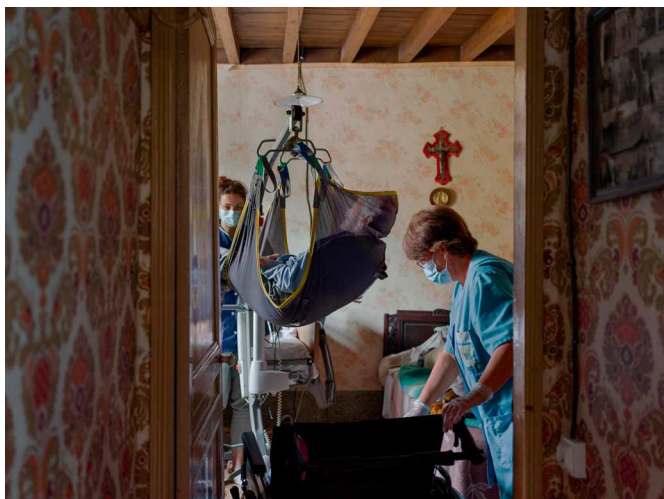
Olivia Gay, « À domicile », Liliane, auxiliaire de vie, et Elodie, aide-soignante, travaillent en double pour réaliser les soins de toilette auprès d'Henriette, bénéficiaire. À Villers-Bocage, dans la Somme, le 10 mai 2022.

En haut :

Gilles Leimdorfer, « Miss France, les reines de beauté sont aussi des femmes âgées », Suzanne Iskandar, Miss France 1985, chez elle.

© Gilles Leimdorfer / Grande commande photojournalisme.

© Olivia Gay / Grande commande photojournalisme.



NOMINATIONS

Stéphanie Hussonnois-Bouhayati aux relations extérieures du Louvre

À la tête de la communication de la Pinault Collection depuis 2018, où elle avait accompagné le lancement de la Bourse de Commerce, Stéphanie Hussonnois-Bouhayati, habituée des grandes structures culturelles parisiennes, quittera en juillet l'institution privée pour rejoindre le Louvre. Elle succède à Adel Ziane, qui était en fonctions depuis 2018. Composée de 70 agents, la direction des Relations extérieures du Louvre gère la communication (dont la sous-directrice, Sophie Grange, a récemment quitté le Louvre pour la direction générale



Stéphanie Hussonnois-Bouhayati nommée directrice des Relations extérieures.

© Irene de Rosen.

adjointe du musée et du site archéologique de Bibracte en Bourgogne), le développement des partenariats et des mécénats, l'organisation des événements et des tournages, l'animation des relations publiques ainsi que les activités de Louvre Conseil. Entrée

à Paris-Musées en 1994 en tant que chargée du mécénat, Stéphanie Hussonnois-Bouhayati passe ensuite une bonne partie de sa carrière au sein du Centre Pompidou : d'abord en tant que chargée de la recherche de mécénat et des partenariats à l'Association pour le développement (1998-2003), puis, après un passage à la Réunion des musées nationaux au poste de conseillère auprès de l'administration générale (2003-2009), elle retrouve le musée national d'Art moderne en tant que directrice de la communication adjointe (2009-2017). Pendant ce mandat, elle a dirigé la revue *Programme*, le magazine du Centre Pompidou. Cette nomination intervient peu après celle de Souraya Noujaim au département des Arts islamiques (voir [QDA](#) du 17 avril).

JADE PILLAUDIN
louvre.fr

GALERIES

Paris Tribal monte en puissance

Avec un record de participations (43 galeries françaises et étrangères), la foire Paris Tribal, dédiée aux arts africains, océaniques et précolombiens, prend une dimension importante pour sa 10^e édition, au moment où s'éteint à Bruxelles l'historique Bruneaf après 40 ans d'existence et que le Parcours des Mondes s'essouffle un peu, lâché par plusieurs professionnels sérieux au fil des ans. Lancé en 2014 par plusieurs marchands de Saint-Germain-des-Prés, Paris Tribal, qui visait à créer au printemps un rendez-vous local dans les galeries, est devenu un événement incontournable avec une programmation pointue, l'adhésion coûtant seulement 1 500 euros à l'année. « *Nous travaillons avec des marchands qu'on connaît et reconnaît dans une ambiance confraternelle et conviviale, soutient Julien Flak, le nouveau président de Paris Tribal. Au début, nous invitons un confrère et ami à partager notre espace, puis nous nous sommes ouverts petit à petit, avec la demande croissante* ». Aujourd'hui, une quinzaine de galeries internationales et de Province, sélectionnées par cooptation pour leur professionnalisme, participent à Paris Tribal, tels les Bruxellois Jo De Buck et Adrian Schlag, les Barcelonais



Montagut et David Serra, Tischenko d'Helsinki, Zubek de Düsseldorf, Olivier Larroque de Nîmes ou encore Bruce Floch d'Annecy. Les visiteurs (collectionneurs et conservateurs) étaient nombreux dès le premier jour, le 18 avril : beaucoup de Français dont les Amis du musée du quai Branly, mais aussi des Italiens, Anglais, Néerlandais, Américains, découvraient les dernières acquisitions, ainsi qu'une douzaine d'accrochages thématiques de qualité, à l'instar de « Moros y cristianos » chez Charles-Wesley Hourdé, qui a réuni depuis dix ans des masques cérémoniels du Guatemala du XIX^e au début du XX^e siècle représentant un syncrétisme des cultures maya et conquistador. Rassemblés depuis huit ans par la galerie Schoffel de Fabry, 25 fétiches Téké du Congo, dont certains ont pu conserver leur charge magique, ont aussi beaucoup plu. Signalons également la présence remarquée de la 193 Gallery



Vue de l'exposition « Moros y cristianos » de masques du Guatemala chez Charles-Wesley Hourdé.
 Photo Armelle Malvoisin.

Statuette Téké masculine avec sa charge magique, bois et matières mixtes, h. 21 cm, galerie Schoffel de Fabry.
 Photo Armelle Malvoisin.

avec des tirages de la photographe portoricaine Wylda Bayron qui, de 2013 à 2019, a immortalisé les peuples des 22 provinces de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Enfin, une exposition collective intitulée « Héritage » met en lumière les convergences entre les arts anciens extra-occidentaux et les œuvres de grands artistes du XX^e siècle tels Masson, Matta, Léger, Le Corbusier, Miró, Hartung, Marcoussis, grâce à la participation de plusieurs galeries du quartier (Berthet-Aittouarès, Le Minotaure, Les Yeux fertiles, Loevenbruck, Loeve&Co, Zlotowski).

ARMELLE MALVOISIN
 Paris Tribal, jusqu'au 22 avril.
paristribal.com

LES ESSENTIELS DU JOUR

RESTITUTIONS

Spoliations : le projet de loi-cadre présenté

C'est une nouvelle étape majeure qui vient d'être amorcée dans le long chemin visant à réparer les exactions antisémites commises par le régime nazi. En effet, le 19 avril, la ministre de la Culture Rima Abdul-Malak a présenté en conseil des ministres le projet de loi-cadre relatif aux restitutions des biens culturels, spoliés entre 1933 et 1945 par l'Allemagne et les autorités des territoires qu'elle a occupés. L'enjeu est de taille puisque ces objets, qui peuvent être aussi bien des œuvres d'art, des livres que des instruments de musique, une fois entrés dans le domaine public, ne peuvent en principe plus en ressortir. La loi-cadre va venir créer dans le Code du patrimoine une dérogation au principe d'inaliénabilité afin de faciliter le processus restitutif. Elle permettra de « *garder vivante l'humanité de celles et ceux à qui on a refusé le droit de vivre* », a souligné l'actuelle locataire de la rue de Valois. Ainsi, en cas de dépossession avérée, il ne sera plus nécessaire, comme ce pouvait être le cas jusqu'à présent, de recourir à des lois d'espèce et de passer par la navette parlementaire, mécanisme complexe et chronophage. La rétrocession ne pourra toutefois se faire qu'après avis favorable de la Commission pour l'indemnisation des victimes de spoliations (CIVS), en charge d'étudier les circonstances dans lesquelles a été réalisée l'acquisition. Le projet de loi doit maintenant être présenté au Sénat le 25 mai. Enfin, il faut noter que le texte est circonstancié aux spoliations antisémites, bien que d'autres catégories de personnes ont pu être victimes de ces agissements, à l'instar des francs-maçons. Pour autant, contrairement à ces derniers, ce pillage s'est inscrit dans une politique spécifique de persécutions systématiques qui forme un tout avec la politique d'extermination. En raison de cette singularité, confirmée par le Conseil d'État dans sa décision du 25 septembre 2020, ce régime particulier ne méconnaît pas le principe d'égalité devant la loi. Ces restitutions seront bien sûr toujours envisageables mais dans des conditions différentes, indépendantes de celles prévues par le futur texte législatif.

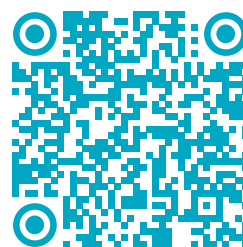
LÉOPOLD VASSY

LE
QUOTIDIEN
DE L'ART

LE PREMIER
QUOTIDIEN
NUMÉRIQUE
DU MONDE
DE L'ART

1 MOIS
D'ABONNEMENT
GRATUIT

SCANNEZ-MOI



Le **QUOTIDIEN** et **l'HEBDO**
du lundi au vendredi
sur tous vos écrans

Timisoara à la recherche d'une nouvelle notoriété

Capitale européenne de la Culture 2023, avec Éleusis et Veszprém, Timisoara a vu naître la révolution de 1989. Elle voudrait que sa notoriété ne repose plus sur l'affaire des faux charniers mais sur sa tradition de dialogue interculturel et d'expérimentation artistique.

PAR JORDANE DE FAY – CORRESPONDANCE DE TIMISOARA

En bas :
Visite des quartiers historiques
de la ville.

© Photo Sebastian Tataru/Timisoara
Capitale européenne de la culture.

Ci-contre :
Timisoara, Capitale
européenne de la Culture,
soirée d'ouverture.

© Droits réservés.



Avec une économie qui a largement crû depuis son entrée dans l'Union européenne – en 2020, son PIB par habitant atteignait 72 % de la moyenne communautaire, contre 44 % en 2007 lors de son adhésion – la Roumanie a des points forts, notamment dans l'automobile et les nouvelles technologies. C'est loin d'être le cas du culturel, qui peine à profiter de l'élan économique : en 2022, le budget du ministère de la Culture (et des Cultes) s'élève à 272 millions d'euros, soit 0,1 % du PNB, environ quatre fois moins qu'en France. Lorsque Timisoara obtient en 2016 le label de Capitale européenne de la Culture pour 2021 (reporté à 2023 suite au Covid), le pari est loin d'être gagné. Outre les financements, c'est l'infrastructure et la législation du secteur culturel qui font défaut – lorsque le musée national d'Art de Timisoara (MNART) est inspecté pour voir s'il répond aux normes internationales de sécurité, il échoue sur tous les points. Le soutien de l'État se faisant attendre – les quelques millions d'euros accordés à la mairie de Timisoara ont été versés mi-février 2023, et l'association créée en 2016 par le ministère de la Culture pour chapeauter l'événement a été dissoute après cinq ans d'inactivité –, la Ville et ses acteurs culturels prennent les devants. L'entité fédératrice du « Centre for Projects of Timisoara Municipality » voit le jour en 2021. En quelques mois, elle met en place près de 1 500 petits et grands événements, financés à hauteur de 60 millions d'euros par la municipalité (75 %) et la région de Timis (25 %). ➔



« Victor Brauner, Constantin Brancusi, Tristan Tzara, Eugène Ionesco, André Cadere, Isidore Isou font partie de cette génération d'artistes qui a quitté le pays, où ils ont été par conséquent oubliés ou ignorés. »

DOMINIC FRITZ, MAIRE DE TIMISOARA.

© Photo Sebastian Tataru/Timisoara Capitale européenne de la culture.



Héritage retrouvé

Si la programmation touche à toutes les disciplines, de la Nuit de la philosophie au festival de danse Impulse, les arts visuels sont les têtes d'affiche. Sur le site de Timisoara 2023, les cinq *highlights* sont des expositions, dont une est mise en avant : conçue en collaboration étroite avec le Centre Pompidou, l'Institut français en Roumanie et la fondation Art Encounters, « Victor Brauner: Inventions and Magic » a ouvert le 17 février, lors du week-end d'inauguration. L'exposition est visible au MNART jusqu'à fin mai, avant qu'elle ne cède la place à l'automne à « Brancusi: Romanian Sources and Universal Perspectives ». Ces deux artistes reconnus en France – Brancusi s'y installe en 1905 pour étudier aux Beaux-Arts et Brauner en 1938 pour fuir le régime fasciste – le sont nettement moins dans leur pays natal. Comme Tristan Tzara, Eugène Ionesco, André Cadere, Isidore Isou... « Ils font partie de cette génération d'artistes qui a quitté le pays, où ils ont été par conséquent oubliés ou ignorés. Retrouver notre héritage culturel, nos liens artistiques et historiques avec nos voisins européens est extrêmement important. Ces expositions auraient dû être faites depuis bien longtemps, c'est un grand pas », explique le maire de la ville, Dominic Fritz. La provenance de la centaine d'œuvres présentées dans la rétrospective Brauner, la première en Roumanie, en dit long sur le sujet : une quarantaine proviennent du Centre Pompidou, qui avait organisé la première rétrospective du peintre en 1972, une dizaine de musées français, dont Cantini à Marseille et le MAMC à Saint-Étienne, et 12 de 7 musées publics et collections privées roumaines.

Point de départ

L'exposition représente un nouveau départ pour la vie culturelle de la ville et du pays. En se tournant vers son passé, elle se tourne vers l'avenir. Les 50 millions d'euros injectés par la municipalité pour 2023 ont contribué à la (re)mise en état des institutions culturelles et des infrastructures (le réseau de transport public est actuellement en chantier). Parmi les grands projets figure la reprise en main par la municipalité de ses cinémas communistes, tombés en désuétude ou entre les mains d'acteurs privés à la chute du régime. Construits entre les années 1940 et 1970, ils sont exemplaires d'un héritage architectural et artistique que les édiles souhaitent raviver. Le premier des cinq à avoir été réhabilité, le Victoria, a rouvert en septembre dernier. La salle polyvalente accueille principalement des projections de films, mais aussi du théâtre, de la danse, des concerts et des débats. Il est géré et exploité par le Centre des projets mis en place pour l'élaboration de la capitale de la Culture, qui s'est établi comme une entité publique pérenne en charge de la restauration et de l'exploitation de divers lieux culturels. À l'échelle nationale, plusieurs



Ci-dessus :

Le cinéma Victoria a rouvert ses portes en septembre 2022.

© Photo Sebastian Tataru/Timisoara Capitale européenne de la culture.

En haut :

Vue de l'exposition Victor Brauner au musée national d'Art de Timisoara.

© Photo Sebastian Tataru/Timisoara Capitale européenne de la culture.

« L'urgence instaurée par l'événement a permis de nettoyer l'appareil législatif roumain, qui est extrêmement contraignant. »

JULIEN CHIAPPONE-LUCCHESI, ATTACHÉ CULTUREL EN ROUMANIE.



En haut : Le musée national d'Art de Timisoara (MNART).
© Museum National de Arta Timisoara.

Ci-dessous : Timisoara, Capitale européenne de la Culture, journée d'ouverture.

© Photo Sebastian Tataru/Timisoara Capitale européenne de la culture.

Visite guidée du patrimoine de la ville.

© Photo Sebastian Tataru/Timisoara Capitale européenne de la culture.

ordonnances et lois ont été votées afin de rendre possibles les projets pensés pour 2023. « L'urgence instaurée par l'événement a permis de nettoyer l'appareil législatif roumain, qui est extrêmement contraignant. Des points auparavant difficiles voire impossibles à résoudre ont été débloqués, notamment en matière de décentralisation, de délégation de tâches et de crédits, et de capacité à distribuer des financements publics », indique Julien Chiappone-Lucchesi, attaché culturel en Roumanie. Exemple de cette dynamique amorcée par la labellisation, le musée d'Art de Timisoara a été reconnu d'intérêt national en 2020, rénové et modernisé. Trois ans et 2 millions d'euros plus tard, le désormais dénommé MNART est en mesure d'accueillir des expositions d'envergure.

Bastion de liberté

« La collaborations étroite avec le Centre Pompidou, ou la Tate pour Brancusi, ont montré aux équipes du musée comment travailler. Que ce soit en matière de législation, sécurité, scénographie, curation, communication, accueil des publics, il a aujourd'hui des points de référence solides. Ces partenariats avec des institutions internationales de renom sont un ajout énorme sur le CV du musée, qui va pouvoir maintenant développer de manière régulière des projets avec celles-ci et leurs pairs », détaille Ovidiu Sandor, collectionneur à la tête de la fondation Art Encounters, qui organise depuis 2015 la biennale d'art contemporain de Timisoara, dont la 5^e édition se déroulera du 19 mai au 16 juillet. La manifestation fait partie des événements ayant insufflé un renouveau de la scène artistique de la ville, qui souhaite reconquérir son statut d'épicentre des arts visuels. Située à l'extrême-ouest du pays, elle a bâti son identité sur le dialogue des cultures – en témoignent ses quartiers allemands, hongrois, serbes, bulgares, italiens, grecs, et son centre où se côtoient églises orthodoxe, catholique et protestante, synagogue et mosquée. La ville est un bastion historique de transgressions et le berceau de l'art conceptuel roumain. Pendant l'ère communiste, son Académie des beaux-arts, ouverte au début des années soixante, était la seule à ne pas suivre



« La collaborations étroite avec le Centre Pompidou, ou la Tate pour Brancusi, ont montré aux équipes du musée comment travailler. »

OVIDIU SANDOR, COLLECTIONNEUR À LA TÊTE DE LA FONDATION ART ENCOUNTERS.



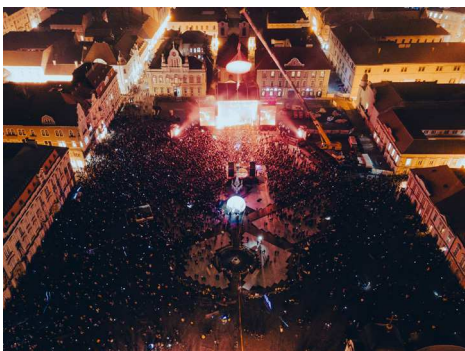
Timisoara, Capitale européenne de la Culture, vues de la soirée d'ouverture.

© Photo Sebastian Tataru/Timisoara Capitale européenne de la culture.



« Dans les années 2000, la fondation rassemblait un cercle d'amis, artistes, intellectuels, anciens professeurs à l'Académie... Aujourd'hui, la galerie accueille un nouveau public, qui a les moyens d'acheter. »

SORINA IANOVICI-JECZA, COORGANISATRICE DE LA BIENNALE.



le curriculum imposé par le régime. « Il n'y avait pas de tradition d'art comme à Cluj ou à Bucarest, tout était donc dès le départ beaucoup plus libre et expérimental », précise Ovidiu Sandor. Ses professeurs, qui sont aussi des artistes, s'appellent Ștefan Bertalan, Constantin Flondor, Ioan Gaita, Doru Tulcan... Ils convainquent les autorités de les laisser enseigner un parcours inspiré du Bauhaus et forment le groupe Sigma, dont le programme est à la fois artistique et pédagogique, mettant l'accent sur le travail d'équipe, l'interdisciplinarité et l'expérimentation de nouveaux supports. La position géographique de Timisoara lui confère également un rôle de porte d'entrée vers l'ouest. Son marché noir dominical est connu dans tout le pays, on y négocie sous le manteau des livres, des magazines, des vinyles reproduits illégalement sur cassettes...

Nouvelle génération

C'est dans ses rues que naît la révolution en 1989, et à la chute du régime, c'est ici que se rassemblent des artistes d'Europe de l'Est pour monter en 1993 le festival de performances Zone, dont le nom évoque la division qui saisit le continent. « Cluj est affilié au cinéma avec le Transilvania International Film Festival (TIFF), Sibiu au théâtre avec son festival [troisième mondial après Avignon et Édimbourg], Iași à la littérature, Bucarest à la musique classique... Comme on avait toutes ces strates d'histoire artistique à Timisoara, on s'est dit qu'on avait le droit de prendre la place de capitale des arts visuels. 2023 le montre bien : tous les temps forts du programme sont reliés à l'art », raconte Sorina Ianovici-Jecza, coorganisatrice de la biennale, à l'origine de la fondation Triade, qui publie des livres sur l'avant-garde roumaine, organise des résidences d'artistes et événements dans la ville (nocturnes, visites pour les jeunes, parc de sculptures...). Avec son fils Andrei Jecza, Sorina a ouvert en 2011 la première galerie de la ville. « Dans les années 2000, la fondation rassemblait un cercle d'amis, artistes, intellectuels, anciens professeurs à l'Académie... Aujourd'hui, la galerie accueille un nouveau public, qui a les moyens d'acheter. Ce sont deux générations qui se succèdent et sont complémentaires. À la biennale, les productions se sont professionnalisées et nous avons maintenant des volontaires, qui ont eu le temps de se former dans des nouveaux parcours de médiation culturelle », explique Sorina Ianovici-Jecza. Son fils, qui gère la galerie, regrette qu'elle soit la seule à Timisoara, mais note que « la base des collectionneurs grandit. Avec le régime communiste, l'activité de collectionner s'est arrêtée. Il faut éduquer le public, cela prend du temps – le premier réflexe qu'ont beaucoup est d'acheter des montres et des voitures lorsqu'ils gagnent de l'argent, pas de l'art – mais petit à petit, cela prend. »

➔ timisoara2023.eu

Italian Connection

Quatre artistes italiens de différentes générations sont montrés à Paris. Ils ont en commun un goût permanent de l'expérimentation.

PAR BIANCA CERRINA FERONI, RAFAEL PIC, JADE PILLAUDIN

Lisetta Carmi

GALERIE CIACCIA LEVI

Égéries de cimetière

À l'ombre des cyprès, elles veillent jour et nuit sur les défunts. Dix-mille statues de marbre peuplent l'immense nécropole de Staglieno à Gênes, qui depuis le milieu du XIX^e siècle voit défiler quidams et personnalités (Nietzsche, Maupassant ou Twain) venus s'émouvoir de la tristesse d'une fillette, de la dignité d'une épouse agenouillée ou des rides d'une vieille vendeuse de noisettes. Certaines sont si populaires qu'on peut les retrouver sur la pochette de l'ultime album de Joy Division ou sur le bras de David Beckham. Les plus admirées sont des femmes : implorantes pour beaucoup, elles sont parfois dénudées, voire complètement nues, aux côtés d'hommes bourgeois habillés de leur plus beau complet-veston. L'appareil photo de Lisetta Carmi capta avec maestria ce glaçant mélange de religion, d'Eros et Thanatos, où les frontières entre chagrin et extase s'effacent, enfermant la figure féminine dans l'archétype de la soumission patriarcale. Tout comme sa série « I Travestiti », qui suivit avec empathie la communauté transgenre de Gênes dans les années 1960, ces clichés au tournant des décennies 1960 et 1970 furent refusés par le directeur de la revue *Domenica del Corriere*, au motif du conformisme : « *Les gens ne veulent pas que les choses qu'ils estiment soient ridiculisées* ». Lisetta Carmi,



photographe aux mille vies et décédée l'an dernier à 98 ans, n'avait que faire des conventions, et réussit à les faire publier en 1974 en Suisse. Les prix proposés par Ciaccia Levi varient entre 7 000 euros pour les tirages noir et blanc et 15 000 pour la couleur. **J.P.**

« Érotisme et autoritarisme à Staglieno »

34, rue de Turbigo, 75003

Jusqu'au 13 mai 2023

➔ ciaccialevi.com

En haut :

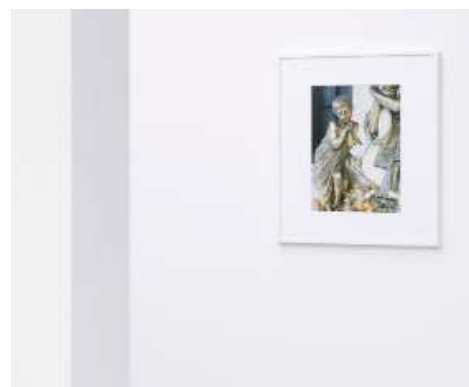
Vues de l'exposition « Érotisme et autoritarisme à Staglieno », galerie Ciaccia Levi.

© Photo Aurélien Mole/Courtesy Ciaccia Levi.

Ci-contre :

Lisetta Carmi, « *Erotismo e autoritarismo a Staglieno* », 1966, tirage gélatino-argentique sur papier Baryta 2018, 28,7 x 38,4 cm.

© Photo Aurélien Mole/Courtesy Ciaccia Levi.





En bas :

Vue de l'exposition « Circulus », galerie Papillon.

À gauche : Erik Dietman, *Geranium lake*, 1967-1971.

Au centre : Valérie Belin, *Lady Heart*, 2022.

© Photo Gregory Copitet.

Ci-dessus :

Vue de l'exposition « Circulus », galerie Papillon.

© Photo Gregory Copitet.

Ci-contre :

Michele Ciacciofera, *Le Ventre mou du pouvoir*, 2021.

© Courtesy de l'artiste et galerie Michel Rein.



Michele Ciacciofera

GALERIE PAPILLON

Satire du pouvoir

Invitée par la galerie, Colette Barbier, ancienne directrice de la fondation Pernod Ricard, se questionne sur la place de l'art dans la société par le biais des figures liées aux fêtes foraines, tels les clowns, les saltimbanques, les bouffons. Ces personnages, porteurs du caractère à la fois tragique et comique de l'existence, agissent « *comme un prétexte à faire surgir la nature grotesque des conventions qui régissent nos existences contemporaines* ». Parmi les œuvres de quatorze artistes, dont les nez rouges d'Erik Dietman ou les modèles troublants de Valérie Belin, trois nouvelles sculptures verticales de Michele Ciacciofera (24 000 euros l'ensemble). Disposées en rond sur une table fabriquée par l'artiste lui-même, ces céramiques anthropomorphes à l'apparence inoffensive ne manquent pas de traiter avec sarcasme des sujets délicats. De la main tatouée d'un « A » anarchiste sort un bon doigt d'honneur planté sur l'une des deux coupoles du *Ventre mou du pouvoir*. « *La main demande et donne une explication provocatrice en même temps. Elle exprime le paradoxe de la démocratie, enfermée entre les exigences du pouvoir et celles des individus* », dit l'artiste. Les formes archaïques se mêlent aux questionnements contemporains ; les réponses restent dérisoires. **B.C.F**



« Circulus »

13, rue Chapon, 75003

Jusqu'au 6 mai 2023

➔ galleriepapillonparis.com

Romina de Novellis

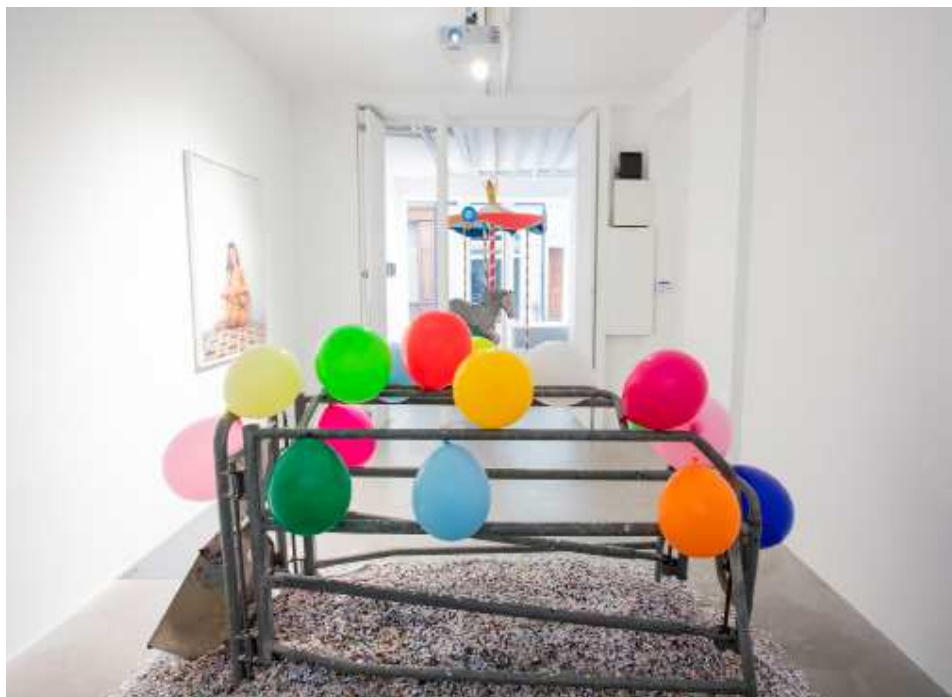
GALERIE ALBERTA PANE

Pour l'amour d'une truie

En octobre dernier au Jeu de Paume, Romina de Novellis s'était enfermée dans une cage d'élevage de truie allaitante le temps d'une journée, à l'occasion de l'exposition « Renverser ses yeux. Autour de l'arte povera ». En robe de soirée, le corps allongé sur une petite colline de cotillons, elle soufflait inlassablement dans un sifflet serpent, métaphore du dernier souffle de l'animal supplicié, victime anonyme de l'élevage intensif. Chez Alberta Pane, le visiteur d'« AMAMI ALFREDƏ » peut piocher dans des bonbons disposés dans la mangeoire de l'objet de torture. Écho aux fêtes populaires du cochon, l'ambiance faussement festive rappelle en filigrane l'intérêt sociologique et anthropologique nourri par l'artiste pour les cultures méditerranéennes et leurs déconstructions. Observatrice critique des systèmes de surveillance et de contrôle, en particulier quand ils maltraitent les corps des femmes, des personnes marginalisées ou des animaux femelles, Romina de Novellis implique dans deux

performances, montrées en vidéo au côté d'un petit carrousel en bois, des personnes handicapées, âgées, *queer*, migrantes, marchant fièrement dans un parc d'attraction désaffecté de Naples, ou tournant en rond dans l'ancienne prison et hôpital psychiatrique de la ville. Les photographies et installations vont de 2 800 à 30 000 euros. **J.P.**

« AMAMI ALFREDƏ »
47, rue de Montmorency, 75003
Jusqu'au 13 mai 2023
➔ albertapane.com



Ci-contre :

Romina de Novellis,
Del maiale non si butta via niente, 2022, tirage sur papier
Hahnemühle, 126 x 106 cm.
Édition 1/3.

© Courtesy galerie Alberta Pane/
Adagp, Paris 2023.

Ci-dessus :

Vues de l'exposition « AMAMI ALFREDƏ », galerie Alberta Pane.

© Courtesy galerie Alberta Pane/
Adagp, Paris 2023.



Paolo Ventura

GALERIE XII

Fantômes du passé

Il est photographe, mais il y a aussi chez lui des alter ego collagiste, historien, peintre, illusionniste. Paolo Ventura, Milanais né en 1968, a fait ses armes dans la photo de mode mais est plus intéressé à recréer depuis une vingtaine d'années un monde personnel. À mi-chemin entre Magritte, Sironi, la peinture métaphysique, les maisons de poupées et les ex-voto, il convoque les fantômes du passé (notamment la guerre et les architectures des années trente et cinquante). Se mettant souvent en scène dans des compositions denses en nostalgie et mystère, où les personnages semblent absents, il crée des micro-fictions où l'imagination du spectateur est libre de vaguer. La dernière série, intitulée « Le Passe-Muraille » en hommage à Marcel Aymé, contient aussi des clins d'œil à Balthus ou Doisneau, dans le souci de recréer un Paris évanoui, avec ses pavés, ses toits de zinc, ses devantures en bois. Chaque pièce, unique, est proposée à 13 500 euros.

R.P.

« Paolo Ventura. Le Passe-Muraille »

14, rue des Jardins Saint-Paul, 75004

Jusqu'au 27 mai 2023

➔ galeriexii.com



En haut :
Portrait de Paolo Ventura.

© Photo Rafael Pic.

Ci-contre : Paolo Ventura,
Le Passe-Muraille #08, 2023,
technique mixte, acrylique,
collages, photographie,
70 x 100 cm. Édition de 1.

© Paolo Ventura/Courtesy Galerie XII/
Adapp, Paris 2023.

Ci-dessus : Paolo Ventura,
Le Passe-Muraille #04, 2023,
technique mixte, acrylique,
collages, photographie,
100 x 70 cm. Édition de 1.

© Paolo Ventura/Courtesy Galerie XII/
Adapp, Paris 2023.

Paolo Ventura,
Le Passe-Muraille #01, 2023,
technique mixte, acrylique,
collages, photographie,
100 x 70 cm. Édition de 1.

© Paolo Ventura/Courtesy Galerie XII/
Adapp, Paris 2023.